

TT-5040358

# PIERRE LOTI

## Héroïque Ami des Turcs

Conférence faite le Vendredi 30 Juin 1950  
au Palais de l'Institut de France  
par

Monsieur RECHID SAFFET ATABINEN

Membre fondateur de la Société d'Histoire Turquie,  
Président de l'Association Culturelle Turco-Française

Sous la Présidence d'Honneur de:

S. E. Monsieur YVON DELBOS

Ministre de l'Education Nationale.

Sous la Présidence Effective de:

S. E. Monsieur PAUL BASTID

Membre de l'Institut

Député - Ancien Ministre

Président de l'Association Culturelle Franco-Turque  
de Paris.

J'estime qu'il n'appartient pas à un Turc d'entreprendre l'étude littéraire de l'oeuvre immortelle de Pierre Loti.

Vous n'attendrez donc pas de moi, de vous parler de ses romans, de ses voyages, de son style prestigieux, pas plus que de ses amours.

Je me bornerai à essayer d'expliquer, d'après mes souvenirs personnels, pourquoi et comment, au cours de sa vie pérégrinante, Loti s'est particulièrement attaché aux Turcs; comment, et dans quelles circonstances, il a connu ce peuple pour lequel il s'est découvert des affinités naturelles et électives; pourquoi il l'a aimé profondément et défendu héroïquement jusqu'à la mort.

Si, au cours des siècles, les Turcs ont eu plus de détracteurs que d'amis véritables, ce fut, comme le dit Voltaire, la conséquence de l'esprit de fanatisme inculqué aux masses par les milieux intéressés à le faire.

Par contre, les Turcs peuvent se glorifier d'avoir gagné à leur cause les plus nobles Européens de coeur et d'esprit que l'Humanité ait produits.

**Les Peuples ont en général les Amis qu'ils méritent.**

J'entendais, il y a quelques jours, Monsieur Missoffe nous parler de Lamartine, le plus grand homme d'état idéaliste qu'ait eu la France au 19ème siècle, le précurseur de Pierre Loti en tant que fervent ami des Turcs.

Je me permets de rappeler à votre attention sa magnifique préface à l'*Histoire de la Turquie*, qu'il écrivit à la demande du Grand Vizir Réchid Pacha.

Aussi bien au point de vue politique que littéraire, je ne connais rien de plus éloquent et de plus exact que ces pages enthousiastes, qui reflètent les plus nobles sentiments qu'un écrivain de haute classe ait jamais pu éprouver pour une nation autre que la sienne, en même temps que les vues prophétiques d'un homme d'état réaliste, qui avait suivi les événements politiques depuis Napoléon, prévisions qui ont été confirmées en tous points par la suite, comme elles le sont encore aujourd'hui.

On sait qu'au déclin de sa vie, Lamartine a trouvé ses dernières consolations dans le loyalisme des Turcs.

J'ai toujours prétendu que de grand poètes — pas nécessairement des versificateurs — ont parfois mieux pénétré le sens profond de l'Histoire que les érudits, et que leurs opinions valent quelquefois plus que celles des historiens de carrière, travaillant sur des idées préconçues.

L'intérêt pour les Turcs dans la littérature Française remonte bien au delà de Lamartine.

Racine pour écrire *Bajazet*, Montesquieu et Voltaire pour ne citer que les plus célèbres, avaient dû se livrer à des études bien plus poussées qu'on ne l'imagine, sans compter les relations de voyage de Galland, de Chardin et de bien d'autres qu'ils avaient dû lire avec attention.

Bien que cet intérêt se soit parfois manifesté sous la forme de plaisantes turqueries, au cours des 17ème et 18ème siècles, les Français restent à la tête de l'Orientalisme jusqu'après la guerre de Crimée.

De grands écrivains, venus passer quelque temps à Istanbul, sans y apporter les préventions romantiques, tels que Théophile Gautier, Gérard de Nerval et Edmond About, ont laissé du Pays et de ses habitants des descriptions laudatives.

Mais c'est sur les ailes de Lamartine et de Loti que la Turcophilie raisonnée s'élève en France au rang d'institution intellectuelle.

Dans une conférence que j'eus l'honneur de faire à l'Université d'Istanbul en 1940, à l'occasion du 150ème anniversaire de la naissance de Lamartine, j'ai dit tout ce que l'Amitié Franco-Turque devait de fondamental à l'illustre tribun.

A la célébration du centenaire de Pierre Loti, organisée récemment dans toute la Turquie, sous les auspices de notre Association, les intellectuels turcs les plus autorisés furent unanimes à témoigner leur

reconnaissante admiration pour l'immortel auteur du **Fantôme d'Orient** et des **Dernières Visions**.

Autant que je sache, Loti aurait fait sept séjours en Turquie:

A Izmir en 1870,

A Salonique en 1876,

A Istanbul en 1887, 1890, 1894, 1905 et 1913.

Je n'ai eu avec lui des échanges d'idées et d'impressions qu'au cours de ses deux derniers voyages en Turquie et de mes trois visites en France en 1906, 1913 et 1920. C'est uniquement à ces entretiens directs que je me reporte en pensée, pour déterminer l'origine et l'ampleur de ses sympathies envers mes compatriotes.

On a confondu à tort l'attraction spéciale que lui inspirait la Turquie, avec son penchant pour l'exotisme et pour l'Islam en général. On a voulu aussi découvrir l'origine ou la cause de cet attachement dans ses relations sentimentales avec **Aziyadé** et les **Désenchantées** . . . . .

A mon sens, ces relations ne constituèrent que des épisodes, des prétextes servant de trame à ses romans et . . . quelques souvenirs agréables pour ses vieux ans. Ce n'est pas, parce qu'il eut quelques rencontres avec la belle Circassienne **Aziyadé** en 1876, et, trente ans après, avec les trois charmantes désenchantées, d'éducation plutôt occidentale, qu'il s'éprit de la race turque . . . .

On a dit de Loti qu'il ne lisait pas, comme si on avait toujours besoin de se documenter et de prendre absolument des notes, pour acquérir des connaissances sérieuses et se faire des convictions sur un sujet donné.

Je n'oublierai jamais, avec quelle ardente ferveur, quelle sorte d'extase, Loti écoutait les explications que **Kétchédji Zadé Réchad Fouad Bey** lui donnait sur la célèbre confrérie des **Mevlévis**, les **Derviches-tourneurs**, dont les conceptions philosophiques et panthéistiques firent aussi, plus tard, l'admiration enthousiaste de **Maurice Barrès**, qui en parle longuement dans ses **Cahiers**. Loti, cet homme à masque d'insensibilité, eut presque les larmes aux yeux, quand je lui traduisis un jour le quatrain suivant de **Chems-i-Tebrizi**, le maître vénéré de **Djélaleddine Roûmi** de Konia:

«O Vous qui cherchez, qui réclamez Dieu;

«Ne vous démenez pas, n'allez pas loin;

«Dieu est en vous.

«Effacez la poussière du miroir de votre Âme

«Vous y apercevrez le visage de la divine Beauté.»

«Voilà, s'écria Loti, la religion pure et simple, ma Religion.»

«Les vocalises surnaturelles des **Müezzins**, disait-il, assis sous les platanes d'**Atik Ali Pacha Djamii**, expriment pour moi l'infinie tristesse du néant humain, me donnent le vertige des grands abîmes.»

Ce Français, élevé dans la lecture de l'Ancien Testament, est porté instinctivement vers ce quelque chose d'austère et d'immatériel, inhérent aux lieux de culte Turcs, vers cette manifestation de Dieu sans contour, sans image, qui cadre avec les croyances et les pratiques de son enfance, vers ce qui procède de l'harmonie de la nature sans fioritures.

Il distingue l'islamisme nordique Turc de l'islamisme sémitique Arabe, aussi bien dans leur idéologie religieuse que dans leurs manifestations d'art.

La sobre et splendide ornementation intérieure des mosquées, empruntée à des lignes qui se croisent et s'enchevêtrent à l'infini, la délicieuse harmonie des nuances qui sembleraient opposées, affectent je ne sais quoi d'abstrait qui le porte à oublier les choses d'ici-bas, à entrevoir des ailleurs apaisés et définitifs où l'on ne souffrira plus.

Je ne connais, pour ma part, rien de plus beau et de plus profond que la merveilleuse description de la Mosquée de **Tchélébi-Mehmed** à Bursa (Brousse): . . . «Toute noyée de verdure, dominant de sa sainte terrasse l'abîme lointain des plaines verdoyantes, de ses faïences, de ses marbres, ses arceaux, ses cyprès en fuseaux, ses platanes centenaires, les musiques d'eaux vives de ses jaillissantes fontaines.»

**Henri de Régnier** a fait sur la même **Yéhil Djamii**, des vers non moins admirables.

Loti est un des premiers artistes européens, qui aient remarqué la noble et mystérieuse concordance des proportions qui caractérise l'architecture turco-ottomane dès son apparition.

Bien avant de fonder le sultanat, les Turcs d'**Orhan Bey** élevèrent, dès le XIII<sup>me</sup> siècle, à **Iznik** (Nicée) des édifices qui portent déjà le cachet impérial; le bel **Imaret de Nilufer-Hatoun** montre dans la merveilleuse perspective de ses arcades la voie qui mènera à la majestueuse **Suleymaniyé** d'Istanbul.

Loti que l'on a accusé de ne pas bien connaître l'histoire des pays qu'il visita, possédait à tel point celle des Turcs que, gravissant un jour ensemble les pentes de l'**Ok-Meydan** d'où **Fatih Mehmet** dirigea la conquête de la Cité par excellence, et montrant les centaines de minarets qui semblent des élans de la terre vers le ciel, il me dit:

«Ce sont là les lances que vos chevaliers **Touraniens** ont plantées sur l'antique **Byzance**, pour marquer leur définitive possession.»

La profonde affection, l'estime sincère de Loti pour les Turcs procèdent d'une communion intime, spontanée de son âme avec celle d'un peuple d'élection, qui tient une place tout-à-fait distincte dans le monde musulman.

Il faut donc étudier séparément l'état d'âme de Loti et celui de la race Turco-Ottomane, pour se rendre compte de l'inévitable rapprochement, de la mutuelle compréhension qui ne pouvaient manquer de se produire.

En 1876, quand il prend effectivement contact avec le peuple Turc, Loti est un jeune officier, d'éducation protestante, déjà très personnel, peu communicatif, silencieux, mystique, tel qu'il restera toute sa vie. Il est religieux, bien que peu croyant et moins pratiquant encore. Il a un idéal d'équité, de morale qui dépasse le plan des contingences ordinaires.

Débarqué à Salonique, il ne peut s'empêcher d'examiner l'ambiance dans laquelle s'exerce l'intervention officielle qu'il représente. Il a le loisir d'étudier et de comparer les qualités, comme les défauts des races diverses qui peuplent la ville; les errements, qui aboutiront à la malheureuse guerre de 1877, où les Turcs montrèrent des prodiges de valeur, guerre dont les conséquences seront aussi néfastes pour l'Europe que pour l'Empire Ottoman.

Il se rend compte que les vrais fomentateurs de troubles ne sont pas les Turcs; que les désordres sont plutôt dûs à leur tolérance qu'à leur despotisme; que les Turcs ont, au contraire, été de tous temps un élément d'ordre et de discipline dans cette Macédoine de peuples, stipendiés par les Etats voisins, convoitant leurs territoires; ce que les Chancelleries nomment des révolutions nationales ou séparatistes ne sont, en réalité, que les conséquences de leurs propres intrigues.

Il admire, par contre, cette nation impériale, amateur comme lui de grands espaces, cette nation de maîtres-nés, de grands seigneurs, où le plus simple villageois, qui a des conquérants dans son ascendance, conserve sa dignité traditionnelle. Il éprouve presque de la vénération pour l'intrépide ténacité de ces magnifiques soldats, qui ne font pas la guerre par amour du métier — comme on le pense à tort — mais par esprit de devoir et par amour de l'indépendance.

Si ce peuple montre parfois de la lassitude, c'est que ses courses impétueuses à travers le globe, du Pacifique à l'Atlantique, des steppes russes aux déserts sahariens pendant des milliers d'années, créant des civilisations, fondant des empires jusqu'aux Indes et en Chine, distribuant des dynasties, ont pu

le fatiguer et parfois l'épuiser. Mais, aussitôt reposé, il se secoue, se redresse, relève la tête et reprend de plus belle son dynamisme séculaire.

**Il y a beaucoup de passé, et beaucoup de futur, dans son regard.**

Lamartine et Loti, furent les premiers à avoir pénétré ce regard dans toute sa profondeur. Ce qu'ils y ont aperçu, leur a permis de jeter une lueur prophétique sur l'avenir et leurs pronostics ont été entièrement réalisés.

Dès son séjour à Salonique, où il eut l'occasion d'entrer en communion avec cette foule, qui avait subi et souffert des guerres incessantes, Loti s'était déjà délibérément rangé du côté des Turcs, qu'il considère comme les seuls défenseurs de l'ordre en Orient et de la liberté méditerranéenne. Sa religion est éclairée. Il a pris position pour la vie, en connaissance de cause. Il ne s'en départira plus.

Son *Aziyadé*, ses souvenirs, ses Dessins de l'époque (récemment commentés par Claude Farrère) montrent ce que, de suite, il a aimé en les Turcs.

Il retrouve en eux son propre caractère, probe, sérieux, contemplatif, mystique, volontaire, distant. Ses constatations sont plus encore le fruit de son instinct, de sa divination que de ses études.

Ce que d'autres voyageurs mettent des années à comprendre ou à ne vouloir pas comprendre, il le devine, le sent spontanément. Ses antennes spirituelles captent facilement les ondes turques. La synthèse se réalise en lui, avant que la conscience ne fasse l'analyse de ses observations. Dans ses rapports ultérieurs avec tous les milieux du pays, avec toutes les classes de la population, il recevra, au fur et à mesure, la confirmation de ses impressions premières. Il est vrai que son coeur et son esprit le portent à aimer, à estimer tout ce qui domine le commun, le vulgaire; à chanter la beauté supérieure des choses. Mais cette disposition native ne suffit point à expliquer sa prédilection pour les Turcs. Il les aime, ne cesse-t-il de répéter, pour leurs sentiments chevaleresques. Sans étaler ses connaissances historiques, il connaît le passé des Turcs, surtout depuis leur établissement en Asie Mineure au XI<sup>ème</sup> siècle.

Il reprenait souvent le récit que fit Lamartine des circonstances dans lesquelles fut fondé l'empire des Osmanlis.

On sait que, reculant sous la pression mongole, les Turcs de la tribu d'Ertogroul, qui avaient traversé l'Euphrate, rencontrèrent deux armées aux prises. L'intérêt bien compris aurait dû leur dicter de prendre le parti du plus fort, pour en tirer avantage.

Ertogroul résolu, au contraire, de secourir le parti défaillant, celui des Seldjouks de Koniah qui, avec ces renforts, reprit l'avantage, repoussa les Mongols, et, en récompense de sa noble attitude, accorda à Ertogroul, en fief, les Marches occidentales de son royaume.

C'est sur ce geste de noblesse que repose en effet la fondation de l'Empire Ottoman. La plupart des Chroniqueurs des Croisades avaient déjà rendu hommage à l'esprit chevaleresque des Turcs.

Cette conception de la droiture et de l'équité, ne cessera de présider à la conduite des Ottomans, à telle enseigne que des milliers de sujets byzantins passaient du côté turc avant même la conquête d'Istanbul . . . , et que Luther, dans une lettre au Landgrave de Hesse, écrira en 1529 que beaucoup d'habitants des territoires limitrophes préféraient être assujettis aux Turcs, à cause de la justice et de la tolérance de leur administration.

Loti n'ignorait rien de tout cela, pas plus que de la versatilité de la politique européenne, qui avait déjà maintes fois sacrifié la Turquie aux insatiables convoitises des Habsbourg et des Romanof, successeurs des Mongols.

L'Histoire, dont les recommencements ne sont guère retenus par les hommes politiques, va donner raison à Loti.

L'application poursuivie des idées de haine médiévale, ne laisse pas en 1897 les Turcs profiter de leur victoire et, nonobstant les assurances les plus formelles de respect de leur intégrité territoriale, on leur découpe après chaque défaite quelques morceaux de leur chair vive (1912-1919).

**Mais chaque morceau arraché aux Turcs devient une plaie purulente et inguérissable qui empoisonnera l'Europe. Celle-ci récoltera en ennuis ce qu'elle aura semé en intrigues.**

Des politiciens et des publicistes, incapables de prévoir le plus proche avenir, ou achetés par les Isvolsky avec l'argent même que l'on prêtait à la Russie, pensaient toujours ou prétendaient qu'en boutant les Turcs hors d'Europe, ils servaient la chrétienté et les peuples des Balkans. Si les peuples avaient des yeux pour voir, ils s'apercevraient qu'avec le reflux de l'Empire Ottoman, le sens de l'ordre et de la religion s'est au contraire bien amoindri dans ces contrées. La tranquillité, la paix, sont encore loin d'être rétablies depuis cent cinquante ans. Le seul résultat de cette politique de gribouille fut de rapprocher d'Istanbul les brandons d'incendie.

Loti avait prévu tout ce qui est arrivé, dès 1877, comme Lamartine le clamait et l'écrivait un quart de siècle avant lui.

Les dangers qu'ils prédirent se sont malheureusement réalisés.

**Nous entrons ainsi dans la période militante de l'oeuvre de notre grand Ami.**

En neuf volumes, dans de nombreux articles parus en pleine guerre, nonobstant les conseils de prudence de ses amis, les avertissements que Clémenceau lui fit parvenir par le canal de Pierre Mortier, les menaces, les injures de ses ennemis de tout acabit, Loti, tout en accomplissant ses devoirs de Français et d'Officier, met ses compatriotes en garde contre les conséquences funestes pour la France et sa culture, de l'amoindrissement de la puissance turque dans les Balkans et la Méditerranée.

Il adjure l'Europe de ne pas se laisser égarer par les campagnes tendancieuses des vieilles diplomaties qui avaient l'habitude de troubler les eaux, afin d'y pêcher à leur aise, de ne pas faciliter leur jeu, de juger clairement et objectivement la situation en Orient, de ménager l'avenir en respectant la justice.

**«Les Alliés qu'il faut à la France, écrit-il, sont les Turcs. C'est par eux que nous tenons les clefs de la Méditerranée et de sa civilisation.»**

Mes Amis Maurice Barrès (malgré certaines autres sympathies particulières), Claude Farrère, Pierre Benoît, Léon Chavenon, Buré, Larrouy, Pierre Mortier, Hyacinthe Philouze et quelques autres sont à ses côtés, d'esprit, de coeur et de plume. Ils luttent avec un courage inébranlable contre les flots de haine déchaînés . . . Traqué comme Kémaliste à Istanbul, je vins alors rejoindre cette phalange héroïque dans votre admirable ville de Paris, qui a toujours été le berceau et le refuge des idées de justice et de liberté.

Dirigée par des hommes qui ignoraient jusqu'aux notions les plus élémentaires de la géographie — au point de chercher l'Arménie aux confins de la Terre Sainte — la conférence de Sèvres sonne le glas et signe le meurtre concerté, prémédité de l'Empire Ottoman.

Au chevet de l'Empire agonisant, Loti et Farrère continuent quand même le combat. Le débarquement de Smyrne, appuyé par Lloyd George, met le comble à l'exaspération des Turcs, qui auraient peut-être consenti à l'autonomie des pays arabes, mais qui ne sauraient admettre que l'on étende la main sur leur patrimoine inaliénable.

On assiste alors à la toute première révolution

vraiment nationale spontanée qui se soit produite en Orient, depuis l'existence du monde, à la levée en masse de vingt millions d'hommes, de femmes et d'enfants en loques qui, sans aucun secours de l'étranger, sans aucune ressource, presque sans armes, sans aliments, dans une poussée désespérée, boutent l'ennemi à la mer.

Par la voix de Loti — à laquelle il faut toujours associer celle de notre grand ami Farrère — ce formidable sursaut national — auquel il n'y a de pareil dans l'histoire que celui des Français de la Révolution — commence alors à trouver un écho de plus en plus favorable. C'est avec Franklin-Bouillon, aidé des Généraux Mougins et Sarrou, que Gâzi Moustapha Kémal, notre grand libérateur, signe le premier traité d'alliance conclu par la Grande Assemblée Nationale d'Ankara.

La conférence de Lausanne, à laquelle je participai en qualité de Secrétaire Général aux côtés de Massigli, entérine des décisions de principe plus conformes qu'auparavant à l'équité internationale et à la dignité des Turcs.

L'Histoire avait donné raison à Loti.

Mais, après la proclamation de la Constitution, puis de la République, il se trouva des personnes mal informées ou mal intentionnées, qui cherchèrent à minimiser le rôle de notre grand Ami; à saper l'édifice de notre mutuelle affection, en faisant accroire que l'auteur d'Aziyadé demeurait partisan du régime despotique et ne pouvait avoir d'estime pour les Jeunes Turcs et les Kémalistes qui leur succédèrent.

C'était mal connaître Loti.

Il fallait n'avoir pas compris son oeuvre, ni lu ses livres de combat et ses articles de polémique, pour supposer que ce grand coeur, ce grand esprit, pouvait se figer dans un passé mort, et se refuser à évoluer dans le sens du progrès et du relèvement de ceux qu'il aimait.

Sous le règne même du Sultan Hamid, il avait préconisé l'émancipation de la femme turque et appelé de tous ses voeux la réorganisation du pays, l'indépendance nationale qui en serait la conséquence.

Ce que Loti appréciait chez les Turcs, n'était ni leur costume, ni leur caractère soi-disant exotique, ni le régime hamidien; c'était, selon sa propre expression, «l'Ame Eternelle, inchangeable d'une race» non pas inerte, ni amorphe; mais saine, vigoureuse, fière, sévère, sobre d'aspect, très peu extériorisante à l'encontre des autres méditerranées, au point de paraître parfois énigmatique, mais nullement hypo-

crité, sincère en tous ses actes, d'un bout à l'autre de son histoire millénaire, religieusement fidèle à ses engagements, fussent-ils onéreux; race qu'aucune injustice, aucune souffrance n'avait su abattre; capable comme toutes les autres d'explosions vengeresses, sans jamais être systématiquement cruelles, et d'un magnanime oubli des offenses.

**Les Turcs, disait-il, avec le Président Herriot, ont fait les révolutions les plus radicales du monde, avec le moins de victimes possibles.»**

Loti admirait enfin la maîtrise de soi, le sang-froid surhumain du Gâzi Moustapha Kémal, le seul commandant suprême que connaisse l'histoire, qui sut arrêter, à la juste limite de la paix et de la conflagration mondiale, l'élan d'un peuple victorieux à la poursuite de l'envahisseur en déroute.

De son côté, Atatürk admirait le courage du noble Officier Français qui ne cessa de défendre la cause Turque, en dépit des contingences politiques qui pouvaient le lui interdire.

La Turquie s'enorgueillit d'avoir rencontré ses plus vaillants Amis dans la marine Française, toujours fidèle aux glorieuses traditions du 16.ème siècle.

Je ne saurais omettre ici de rendre hommage aux précieuses interventions de l'Amiral Lacaze à Lausanne, d'évoquer la mémoire de l'Amiral Guépratte, de l'Amiral Dumesnil et de tous les nobles Officiers de France qui nous témoignèrent en maintes circonstances leur inoubliable sympathie.

Mais il ne fut malheureusement pas donné à Loti, héroïque ami des Turcs autant qu'illustre écrivain Français, d'assister au magnifique couronnement de son apostolat.

Sur le vaste champ de bataille où la justice, la noblesse, l'honnêteté livraient combat à toutes les passions du lucre, de la haine et du fanatisme, le Héros par excellence tomba juste au moment de cueillir le laurier de la victoire la plus complète, que l'on puisse rêver d'obtenir par la parole et l'écriture...

Sa vie restera liée pour toujours à l'histoire contemporaine des Turcs, dont il partagea les indicibles souffrances pendant plus d'un demi-siècle.

Monsieur Claude Farrère, qui lui succède dans notre reconnaissante admiration, a reçu, avec Mufidé Férid Hanim, ses dernières recommandations, lesquelles peuvent se résumer en cette phrase lapidaire qu'il me répétait souvent:

**«La France et la Turquie méritent de s'aimer l'Une l'Autre».**

RECHID SAFFET ATABINEN

